This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V9. C. MAR (1)

~~Vet. Fr. I. B. 36.~~

TESTAMENT

POLITIQUE

*DE M. DE V***.*

S 244
Vet. Fr. II B. 36

TESTAMENT

POLITIQUE

*DE M. DE V***.*

A GENÈVE.

1770.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

TESTAMENT POLITIQUE

*DE M. DE V.***.*

Je crois fermement que j'ai une Ame immortelle, & je la recommande à l'Etre Suprême & Infini qui me l'a donnée. Je le supplie de la rappeller dans son sein.

Je me recommande pareillement aux Saints du Paradis dont j'ai trop peu préconisé le culte. J'invoque particulierement S. François, dont j'ai eu le malheur de ridiculiser l'Institut, & S. Dominique, dont j'ai quelquefois outragé la pieuse intolérance. Heureusement la rancune n'habite point dans *le Paradis.* C'est un séjour de paix, où les Moines mêmes pardonnent.

O éternité, éternité ! les organes des mortels ſont trop faibles & trop bornés pour te comprendre. Après avoir vécu couverts d'un voile épais, nous devons trembler au moment où la vérité formidable eſt prête à ſe découvrir. Les lumieres de l'Eſprit ſont un don qui aggrave nos comptes en préſence d'un Juge ſévere. Plus heureux cent fois dans ces inſtans redoutables, les pauvres d'eſprit. La terre en eſt ſemée, & ils ſe rendraient ſupportables ſi leur ignorance n'avait pas la préſomption de vouloir durement décider. Je n'ai jamais regretté juſqu'à préſent de n'avoir pas augmenté leur nombre ; mais je commence à ſoupçonner que j'en aurais peut-être été plus heureux dans cette vie & dans l'autre.

Fortunés imbéciles, dociles & ſimples automates, j'implore vos inſtances auprès d'un Dieu miſéricordieux qui m'avait donné de trop ce que pour votre bien il vous avait retranché. Il eſt notre Pere commun, & rien ne ſe dérobe à ſes connaiſſances auſſi vaſtes que les nôtres ſont exiguës. Ses graces & ſes reſſources

ſont infinies, & il s'eſt toujours plû à répandre ſes bienfaits ſur les chétives créatures qu'il a animées de ſon ſouffle à après les avoir tirées du néant. Homme ſuperficiel, vaſe d'argile, le raiſonnement n'eſt pas de ton reſſort; il t'égare au-delà des bornes étroites qui te ſont aſſignées. C'eſt d'après ces réflexions que je ne crains pas de me montrer tel que je ſuis, & tel que j'ai été.

Paris m'a vu naître ſur la fin du XVIIe ſiecle. D'honnêtes gens m'ont donné la la naiſſance. La Cour du Palais a été mon berceau, & le Collége des Jéſuites a été mon premier Licée.

Je ſuis né pour la gloire. J'ai conſtamment vécu pour elle, & je l'ai avidement cherchée ſans partage dans tous les pays où j'ai cru qu'elle pouvait habiter. Je l'ai ſouvent ſaiſie, & quelquefois elle m'eſt échappée, mais ſans humeur & en ſouriant à mes efforts pour la retenir.

Loin d'accuſer la nature de m'avoir traité en marâtre, je l'ai ſans ceſſe remerciée d'avoir été pour moi une mere bienfaiſante; & pour répondre à ſon vœu

préſumé, j'ai fait mon poſſible pour atteindre à tous les genres de connaiſſances. J'en ai trouvé de dociles & d'autres rebutantes. Le naturel n'a jamais eu beſoin chez moi de plier ſous le faix d'une application accablante, j'ai élagué les vaines diſtinctions & les ſyſtêmes qui n'en impoſaient que par une obſcurité impénétrable. J'ai préféré la réalité des choſes au vuide des mots. Les anciennes rêveries philoſophiques ne m'ont paru que des entrâves péſantes, deſtinées à mettre ſans aucun fruit l'eſprit humain à la torture : avec un goût inné pour la franche liberté, j'ai cherché à ſecouer ce qui reſſentait la gêne & la ſervile dépendance.

Bayle, Locke, Shafftbury & Bolingbrocke, ont d'abord captivé mon admiration : j'en ai fait mes favoris ; & je me ſuis familiariſé avec eux, parce qu'ils me paraiſſaient avoir plus d'eſprit que la multitude des Caſuiſtes.

Les neuf Muſes ont reçu & agréé ſucceſſivement mon hommage. Clio a amuſé mon enfance, & Melpomene a goûté les prémices de ma virilité précoce.

Corneille était le pere du Théâtre Français, & je projettais d'en être le réformateur. La captivité fut le prix de mes premiers eſſais Lyriques, & mes lauriers verdirent à l'ombre des murs de la Baſtille. C'eſt-là qu'on vit éclore le germe de ma célébrité. Un pareil trait a annobli l'hiſtoire de plus d'un Héros en tout genre.

Un grand Prince, Régent du Royaume, & ami des Arts, admira ma verve naiſſante, & il l'aurait craint, s'il eût été timide.

Je me ſuis appliqué, dès ma jeuneſſe à acquérir les plus illuſtres Amis, & mon nom a volé de bonne heure d'un pôle à l'autre ſur les ailes blanches & noires de la Renommée.

Mes travaux ont nourri les Comédiens, qu'il eſt difficile d'enrichir : les Libraires ſe ſont engraiſſés de mes veilles; j'ai verſé à pleines mains des bienfaits ſur les petits Auteurs & ſur les Candidats, mais la plupart ont été des ſerpents réchauffés dans mon ſein. Leurs piquures m'ont perpétuellement aiguillon-

né, & je ſerois mort mille fois, ſi leurs dards euſſent été plus forts, ou ſi des doſes fréquentes d'orviétan ne m'avaient garanti de leur poiſon, auquel à la fin il a fallu m'accoutumer, comme un ſecond Mitridate; mais ſi je n'en ſouffre pas juſqu'à en mourir, ma ſenſibilité aux coups d'aiguillon eſt toujours la même, & me cauſe encore des convulſions violentes.

Senſible à l'aveuglement & à l'ingratitude dont je ſoupçonnais ma Nation, j'ai voulu voir de près des hommes qu'on me peignait comme toujours diſpoſés à prodiguer aux grands talens les tréſors qu'ils recueillent par leur induſtrie. L'Angleterre m'accueillit & me frappa: j'y vis la licence fermenter dans le ſein des vapeurs noires. La hardieſſe des idées me plût: je ſaiſis quelque portion du goût & de l'enthouſiaſme dominant; mais rebuté de la ſomme du mal, équipolente au moins à celle du bien, je quittai cette terre mélangée, & je me bornai à emporter en contrebande quelques-unes de ſes maximes pour les faire fructifier ſur un ſol moins dévorant.

Un grand Roi, Amateur du merveilleux, crut, ſur ma réputation, devoir m'appeller auprès de ſa perſonne. L'on eſt rarement Prophete dans ſon Pays, ainſi je profitai d'une occaſion de m'approcher d'un Prince juſtement admiré. J'eſpérais punir par mon éloignement une ingrate Patrie, éclairer une Nation étrangere, & fixer la confiance d'un Monarque Philoſophe : les faveurs, les dignités m'aſſaillirent en foule : l'attachement, les graces, la familiarité d'un Héros m'éleverent au-deſſus de moi-même, & je jouiſſais d'un triomphe deſiré ; mais la Jalouſie, ce monſtre ardent à me perſécuter, vint encore me relancer juſqu'aux pieds du trône. Les Français portent leur caractere par-tout, & mes propres compatriotes irriterent contre moi le fiel de l'Envie. Mon ame chatouilleuſe ne put réſiſter aux aſſauts réitérés dont on voulait me rendre la victime : le dépit réciproque s'en mêla. Je fus forcé de fuir en ſecouant la pouſſiere de mes pieds. Les dragées que le Prince m'avait prodiguées ſe changerent en chicotin, & ma

pauvre Niece, quoique fort étrangere à ces diſſentions, en partagea l'amertume & fut accablée de nauſées.

Paris devait m'offrir un aſile comme à un de ſes enfans diſtingués : j'y avais un établiſſement. Une charge honorable m'attachait particulierement à mon Maître ; mais on voulut traiter de mon retour par négociation, comme de Couronne à Couronne ; l'on ſembla croire que l'eſprit faiſait des potentats comme la naiſſance. Ces raiſons ne prirent pas, & je crus devoir ſuivre le parti le plus ſûr. Des ennemis ouverts & cachés avaient eu l'art de rendre ma Religion ſuſpecte au Monarque. Des écrits hétérodoxes m'avaient été attribués, le Parlement les avait flétris, brûlés, & ſes Arrêts fulminants ſemblaient m'avoir fermé pour jamais les portes du Royaume ; je me crus donc rendu à moi-même, & je me déterminai à aller établir mon ſiége dans un Pays où la liberté, mon amie, avait fixé le ſien. Le Pays Helvétique, où le luxe eſt proſcrit, où regne l'égalité, me parut s'accorder avec l'indépendance néceſſaire

à un génie dégagé des préjugés & des opinions morales ou politiques dont on fait une loi abſolue. Je crus qu'un eſprit lumineux devait être le Citoyen du monde entier. Ses élans, ſelon moi, pouvaient l'affranchir des loix générales qui ſont propres à chaque territoire circonſcrit : ainſi j'eus le tort de me perſuader qu'un mortel tranſcendant acquérait de la gloire en ſe rendant un courageux martyr de l'imagination ; je crus qu'animé d'un zéle intrépide, & le flambeau à la main, un eſprit plus qu'ordinaire devait ſe ſacrifier lui-même pour illuminer le monde, aux riſques de le réduire en combuſtion, & de brûler les yeux de ceux qu'on ſe propoſait d'éclairer.

Je choiſis Genêve pour m'y fixer dans un domicile commode que je m'appropriai ; je m'y procurai les douceurs d'une vie paiſible & variée. Je m'y vis recherché & careſſé par les Muſes ; mais les petites choſes échappent aux Grands Hommes. Je n'avais pas fait réflexion que ce Pays de réformation ſe gouverne ſuivant le régime d'un Séminaire auſtere : les Loix

ſomptuaires y ſont en vigueur ; les Spectacles y ſont interdits, les portes de la Ville s'y ferment comme dans un Couvent, & le ton y eſt d'un rigoriſme voiſin de la Pédanterie : je ne tardai donc pas à ſoulever le cri général par des repréſentations Académiques dont je voulus être chez moi le créateur. Cet air de diſſipation fut réputé contagieux pour la jeuneſſe du canton. Les plaintes fermenterent d'abord ſourdement par une raiſon toute ſimple. Ma réputation parlait en ma faveur, & ma célébrité attirait dans le Pays un concours d'Etrangers qui venaient y répandre l'argent, ame néceſſaire d'un Pays pauvre : mais la mine éclata. Je fus ſoupçonné d'avoir figuré tout bas dans des conteſtations dogmatiques : on me taxa d'avoir un eſprit inquiet, une Philoſophie remuante, & dès-lors la Haine prit ſon eſſor. L'on rencontre par-tout des turbulents, des hypocrites, des phrénétiques : l'on empoiſonna mes délices ; & fatigué de tracaſſeries, je crus devoir me ſouſtraire à la domination d'un Peuple méchanique, que

l'intérêt gouverne & que la Religion rend ſauvage.

J'avais fait l'acquiſition d'une terre moitié Françaiſe & moitié Etrangere. J'avais imité en cela les Houſards qui, à la faveur d'un manteau d'une couleur & doublé d'une autre, ont l'art de le retourner ſuivant l'occurrence pour tromper l'ennemi auquel ils ont à faire. Ma vieilleſſe anticipée s'aggravait dans le ſein du repos, de la Littérature & de la gaieté: je reſſuſcitai des ſujets badins & voluptueux, eſquiſſés dans ma jeuneſſe : je décochais des traits perçants à mes ennemis : j'encenſais l'amitié ou la beauté, ou bien, ſemblable à un homme aſſis ſur un tas de pierres, j'en diſtribuais à droite & à gauche à ceux qui me blâmaient ou m'invectivaient : j'étais intariſſable & ma fertilité faiſait que je m'enviſageais moi-même avec complaiſance, comme le Patriarche déſigné de la Littérature Nationale : j'ambitionnais également de ſurvivre à ma propre réputation, par le caractere de la bienfaiſance, par des maximes héroïques, par des ſentences ma-

jeſtueuſes & par la ſupériorité des Drames. J'aurais été admis, ſi je l'euſſe voulu, dans toutes les Académies du monde entier ; mais j'ai toujours cru que la multiplicité des titres qu'on acquiert à bon marché, n'ajoutait rien au mérite d'un ſujet ; la nouveauté ſeule me plaiſait & j'ai deſiré aller plus loin qu'un autre. J'ai ambitionné de créer une Orthographe : je deſire qu'on l'adopte pour la commodité des Etrangers, & qu'elle me ſurvive en tout Pays : j'ai fait plus d'Ouvrages que mes trente-neuf Confreres enſemble ; & ſi l'on m'impute d'avoir voulu me ſingulariſer, l'on conviendra auſſi que ma vie a été un cours non interrompu de recherches & de toutes ſortes d'études.

J'aurais peut-être été jaloux de fonder une Religion, ſi j'étais né dans un climats où toutes les places n'euſſent pas été priſes. Réduit à un rôle particulier, je me ſuis borné à élever un temple à l'Eternel, & j'ai conçu le noble deſir de concourir à la fondation d'une Ville qui puiſſe devenir un jour la rivale de Genêve, & obtenir ſur elle les avantages que Rome remporta ſur Carthage ſon émule.

Des intolérans qui ne me connaiſſent que de nom, m'ont fait mal graver dans leur Ville, & ils ont mis au bas de mon Portrait les deux vers que voici.

Dramatiſtes Français, connaiſſez votre Maître;
Il fit des envieux ſans dédaigner de l'être.

C'eſt une louange outrée, doublée d'une mordante Epigramme. Je me contenterai d'y répondre par deux autres vers :

Dieu ſeul approfondit le ſecret de nos cœurs;
L'apparence eſt pour l'homme une ſource d'erreurs.

Oui, l'on m'a ſouvent jugé ſur la parole ou ſur l'écorce, & je me ſuis vu en bute aux traits de la noire calomnie, même de la part de ceux que j'avais généreuſement obligés.

Je veux tout oublier, & c'eſt dans des diſpoſitions pacifiques que j'attends la fin de ma carriere; mais je voudrais que mes derniers regards viſſent fuir les critiques ameres. Peut-être irai-je par un vol ſûr à l'immortalité; mais mon triomphe ne ſera pleinement confirmé qu'après mon trépas. Mes défauts perſonnels, (car

chacun a les ſiens,) diſparaîtront dans la nuit du Temps : mes envieux, mes détracteurs s'évanouiront, & il ne reſtera que mes Ouvrages où l'on verra toujours tranſpirer la grandeur d'ame, la bienfaiſance, & toutes les vertus morales & civiles. Je me ſuis ſans ceſſe attaché à peindre le ſentiment. Pouvais-je ſentir foiblement ce que j'exprimais avec tant d'énergie ?

Je ſuis né Catholique ; mais de bonne heure je me ſuis piqué de trop d'eſprit pour me borner à l'être imperturbablement & bonnement comme les autres. J'ai voulu penſer par moi-même, je me ſuis abandonné au raiſonnement, & je n'ai rien prétendu devoir à la Grace, ni à l'éloquence des Docteurs. Confucius, Moïſe & Mahomet, m'ont paru des perſonnages recommandables en morale, & j'aurais deſiré atteindre à la hauteur de leur réputation ; mais les eſprits ni les tems ne s'y trouvant diſpoſés, je me ſuis borné à me faire ſurnommer l'*Apôtre de la Tolérance*, comme quelques Hommes fameux ont été appellés l'*Apôtre des Gen-*

tils, l'Apôtre des Gaules, l'Apôtre de l'Angleterre, l'Apôtre des Indes, &c.

Je n'ai jamais renoncé à la foi de mes peres dans laquelle je veux mourir ; mais mon eſprit curieux & mes occupations ne m'ont permis que d'effleurer ce qu'on n'approfondit qu'avec un tems & des travaux infinis. J'ai pu déclamer abuſivement & faire le Prédicant ; j'ai oſé même me permettre des Parodies bouffonnes, mais par timidité naturelle & par une ſuite de mes premiers principes, j'ai perpétuellement tenu embraſſé le tronc de l'arbre du catholiciſme dont j'arrachais les branches. J'ai répété cent fois que j'y adhérais, & je le diſais de bonne foi, tant pour me garantir du mépris des hommes, que par la crainte d'un torrent qui pouvait m'entraîner dans un gouffre inépuiſable : j'ai été même juſqu'à entreprendre quelquefois d'aſſurer ma croyance par des actes extérieurs & publics : j'ai invoqué à cet égard la notoriété ; mais ces démonſtrations, loin de fixer les incertitudes ſur mon intérieur, n'ont fait que ſervir de prétextes à mes Antagoniſtes pour m'ac-

cuſer hautement de braver tous les cultes, comme également indifférens, & de vouloir en impoſer ſous le maſque trompeur d'une hypocriſie raiſonnée. Mes ennemis m'avaient jugé ſans appel, & tout, juſqu'à mes Œuvres méritoires, fourniſſait des armes contre moi. Ces divers aſſauts m'agitaient & redoublaient mon activité.

Ma ſanté a toujours été délicate, & je n'ai vécu qu'à la faveur d'un régime qui a tempéré la vivacité du feu dont j'étais intérieurement miné. Mon ſang pétillant n'était pas affranchi d'acrimonie ni de bile, & mon humeur qui s'en reſſentait ſe communiquait quelquefois à ma plume. J'ai eu plus de goût que de paſſions. Je n'étais pas inſenſible aux charmes de l'amour, mais c'eſt l'eſprit qui m'a toujours tracé la route pour parvenir juſqu'au corps, & ma plus forte paſſion a été ſubordonnée à celle de faire la conquête de toutes les connaiſſances divines & humaines. Le Créateur éloigné piquait plus ma curioſité que la Créature rapprochée. J'ai ambitionné la généralité du ſavoir, &

TAYLOR INST. OXFORD

& l'on m'a reproché de briguer à ce ſujet un privilege excluſif : c'eſt ce qui a ſoulevé contre moi la ligue univerſelle des Géants, des Pigmées & des Grues. Mon patrimoine a été ſuffiſant pour un Homme de Lettres : il aurait été exceſſif pour un vrai Philoſophe ; mais ſi la philoſophie morale réſidait dans ma tête pour en travailler les reſſorts, elle était ſubordonnée à ma philoſophie pratique. Cette derniere n'était ennemie ni des Hommes, ni des commodités de la vie. Je méditais, ſans vouloir être ni Zénon, ni Diogène, ni Epicure.

Ma fortune s'eſt augmentée par mes travaux infatigables, & par le débit aſſuré de tout ce qui portait l'empreinte de mon nom. Si des Editions multipliées ont accru mes biens, des protections utiles les ont encore groſſis plus conſidérablement : j'étais ſous le maſque dans des entrepriſes, dans des affaires de Finances utiles, & j'ai éprouvé qu'on ſe garantiſſait de mourir de faim, en ſe chargeant d'adminiſtrer des vivres aux autres. Plutus ne devait pas rougir de ſoudoyer un

des Secrétaires d'Apollon ; cependant toutes mes ſpéculations n'ont pas été également heureuſes ; & quelques négociations haſardées m'ont entraîné dans des directions qui ont affaibli mes facultés : je les ai remplacées par des rentes viagères. J'ai appellé la prudence à mon ſecours, & je me trouve encore aſſez de moyens pour faire des diſpoſitions amicales.

Je ne dois pas oublier qu'un grand Prince avait attaché des faveurs utiles à la charge de Débrouilleur Coloriſte, qu'il m'avait conférée en titre. L'office exigeait du goût & plus de complaiſance que je n'en pouvais avoir.

Une Impératrice généreuſe récompenſait les ſoins que je me donnais pour illuſtrer les faſtes de ſon vaſte Empire long-tems ignoré, & je réglais ma plume ſur les inſpirations de ſa Cour. Nombre d'autres Souverains voulaient ſe déclarer mes Auguſtes, mes Mécenes, & tous les Monarques m'auraient déſigné pour leur Homere, ou leur Virgile. Les Muſes ſtériles en tant de mains fructifiaient entre les

miennes : en devenant le plus grand des Poëtes de mon siecle, je suis devenu aussi le plus riche & le plus magnifique.

La parcimonie dont la jalousie m'a noirci, n'était qu'une sage économie ; l'industrie artificieuse dont on m'a taxé, n'était qu'une précaution nécessaire pour me garantir de la voracité des Imprimeurs, qui m'ont imperturbablement trompé & contre-fait pour exercer des larcins impunis au détriment du Public. Ce brigandage m'a sans cesse donné de l'humeur, & je l'aurais réprimé si l'on m'eût mis en place. J'ai toujours méprisé les ingrats Israélites, & je méprise également le peuple Typographique, qui est composé de Juifs modernes aussi avides & aussi artificieux que leurs prédécesseurs.

J'ai aussi toujours chéri les Lettres, mais sans faire aucun cas de la plupart des Littérateurs. J'en ai obligé un grand nombre, & je les ai trouvés presque toujours hautains & méconnoissans : il est souvent bon de les lire sans les voir. Leur vertu s'affiche sur le papier : le moin-

des risque que l'on court avec eux eſt de leur prêter de l'argent qu'ils oublient de vous rendre, ou qu'ils convertiſſent en injures.

J'ai eu le bonheur de faire le charme de Paris ; tandis que les Comédiens, les Libraires & les Auteurs faiſaient le tourment de ma vie en me déchirant à l'envi à belles dents.

Ma carriere a été un cours continuel de ſuccès & de traverſes. Je me ſuis vu, comme S. Paul, ravi au troiſiéme Ciel & précipité dans le fond des abîmes. L'amitié de quelques grands Seigneurs m'a fait ſurnager, & j'ai été obligé d'entretenir leur protection avec un encens délicatement ménagé. Il eſt fait pour les Dieux ; mais les hommes ſont jaloux qu'on leur en réſerve auſſi quelques pareelles.

Pour ne pas déparer la ſociété civile, j'ai cherché à étouffer juſqu'à la moindre inculpation d'avarice. Je tenais une maiſon dont la ſplendeur & la nobleſſe faiſaient conſtamment les honneurs ; mes Compatriotes, mes Voiſins, les Etrangers y trouvaient les agrémens d'un com-

merce auſſi doux que libre pour eux & pour moi. C'était un Portique où l'on pouvait s'inſtruire : je me montrais au-deſſus de tout détail domeſtique ; j'aimais mieux même être duppe que minutieux ; & lorſque la prudence m'a forcé de mettre un terme à l'abondance qui flattait la généroſité de mon goût, j'ai renoncé à la fréquentation habituelle des gens lumineux pour me faire tout à tous, & vivre dans la retraite avec la médiocrité des talens & avec les ſimples habitans de la Campagne. J'ai quitté le Compas pour la Bêche, la Lyre pour le Hoyau, & j'ai chanté l'Agriculture que j'encouragéais par mes exemples. Ma vie a été un exercice habituel & un mélange ſucceſſif d'alternatives. Je me ſuis vu admiré, honoré, haï, diffamé, calomnié, & la plupart des gens m'ont fait à leur image ; chacun m'a prêté un caractere à ſa mode, ou ſuivant ſon intérêt ; mes Lecteurs, mes Partiſans m'auraient dreſſé des autels ; ceux qui me jugeaient ſur des rapports, ou par prévention, me décernaient des ſupplices. Ces traverſes m'ont fait douter

si mon siecle était estimable, & si les bonnes mœurs n'étaient pas exilées de ce monde. Peut-être ai-je été l'Architecte de quelques portions de mes désastres ; mais la méchanceté des hommes a construit les autres. Jamais l'on n'a eu tant de prétention à l'esprit & jamais l'on n'a montré moins de raison, de charité & de bonté d'ame. L'on se passionne rapidement pour tous les objets, jusqu'aux minuties ; l'on devient querelleur, emporté ; l'égoïsme absorbe tout, l'amour propre décide tout, le bon sens seul se tait, & les disputes particulieres inondent la surface du Royaume. Je n'ai pû les éviter ; ainsi malgré les avantages que la nature libérale m'avait départis, j'ai mené continuellement une vie malheureuse, que j'ai cherché à distraire par la variété des goûts, des occupations & même des fantaisies.

Mon génie, ennemi de la contrainte & des chaînes, n'a jamais été propre au joug du mariage. Les Muses sont chastes & elles exigent un cœur libre, qui ne se passionne que pour leur commerce spéculatif ; elles sont jalouses, & elles veu-

lent être careſſées ſans partage ; elles ſont paiſibles, & craignent ou le bruit des enfans, ou l'embarras du ménage ; enfin elles ſont glorieuſes, & elles redoutent une pauvreté capable de retrécir l'ame, ou d'avilir l'eſprit. Trop d'embonpoint les rend péſantes & pareſſeuſes : trop de maigreur les décourage & les abrutit ; il eſt difficile de les contenter : cependant ces neuf Femmes ont été pour moi plus douces, plus complaiſantes, moins couteuſes & moins exigeantes qu'une ſeule, quoique bien élevée.

Livré à la ſolitude, je réfléchis avec moi-même ſur les profondeurs d'une éternité impénétrable à l'eſprit humain. Je penſe qu'il eſt un Dieu vengeur, un Dieu jaloux, mais en même tems miſéricordieux. Je me dis que vis-à-vis ce Dieu dont l'eſſence eſt infinie, immuable & incompréhenſible, les lumieres de l'entendement humain ne ſont rien, ou que ce ſont des titres de condamnation plus poſitifs contre ceux qui ont abuſé de leurs facultés. Mais quel abus puniſſable ai-je fait de la machine organiſée qu'il m'a dé-

partie ? Ai-je jamais détourné qui que ce ſoit de rendre hommage à ſon immenſité ? N'ai-je pas au contraire toujours rapporté tout à ſon eſſence infinie, à ſa bonté eſſentielle ? J'ai combiné, peſé, vacillé, j'ai cherché par quelle route on pouvoit parvenir plus aiſément juſqu'à lui ; & en attaquant les formes, ſans douter de ſon pouvoir, je lui ai perpétuellement rendu d'une main ce que je ſemblais lui enlever de l'autre. Mes traits ſe ſont exercés contre les Miniſtres de tout Pays ; mais j'ai toujours craint & reſpecté la Divinité en elle-même, comme principe unique de toutes choſes, & je l'invoque encore humblement comme l'arbitre ſouverain de nos faibles deſtinées. Je m'écrie avec ferveur & componction. Oui, mon Dieu eſt le Dieu des Nations & de tous les êtres penſans ; la terre entiere eſt ſon trône, je lui ſoumets ma débile intelligence ; mais je ne puis me diſſimuler que chaque Nation, chaque Peuple a ſes coopérateurs particuliers, dont le rôle principal eſt d'être par-tout honorés, riches & dominants, malgré l'humilité & la

pauvreté dont le premier des Pontifes a donné le modele ſur la terre.

Ma vie particuliere ne me laiſſe aucun ſujet de remord. Ce Dieu terrible, ce Maître, ſymbole de miſéricorde, oublierat-il ſa clémence pour m'impoſer des peines éternelles, par rapport aux diſpoſitions où j'étais de ſcruter avidement tous les cultes? Je ſuis deſcendu de la coupable race d'Adam. Nos premiers parens ont été trop curieux; j'ai porté, à leur exemple, ce ſentiment trop loin. J'ai voulu ſervir mon Créateur en connaiſſance de cauſe. C'eſt une indiſcrétion qu'un Dieu indulgent peut remettre comme il a pardonné la premiere faute. Dois-je croire qu'un excès de prétention me perdra pour jamais au Tribunal d'un Juge plein de bonté, que j'aurais toujours reconnu & honoré, dans quelque Religion qu'il m'eût fait naître?

C'eſt dans les bras de cet Etre Tout-Puiſſant que je me jette. Il n'a que des perfections qui, malgré mon étude, échappent encore à mon intelligence bornée,

Il m'a appris lui-même que ſon joug était doux & facile.

C'eſt par ſes bienfaits ſeuls que j'ai exiſté, que j'ai penſé, que j'ai acquis quelque diſtinction dans le monde, & que j'ai conquis les connaiſſances deſtinées à me convaincre de l'étendue de ſon pouvoir.

C'eſt ſon bras qui a ſoutenu ma faibleſſe, qui a fortifié ma confiance; ainſi j'eſpere qu'il purifiera mon ame pour la rendre digne de paraître devant lui. Il connait nos beſoins, nos penſées ſecretes, & ſon jugement eſt plus éclairé que celui des faibles humains qui ont la préſomption de vouloir prononcer définitivement ſur de trompeuſes apparences & d'après leurs idées raccourcies. Oh! hommes orgueilleux, réformez vos propres erreurs, avant de prononcer ſur celles des autres. La préſomption eſt votre premier titre. Rentrez en vous-mêmes, & ſupprimez-en les effets, avant d'aſſigner à vos freres des places à votre volonté dans une éternité que vous ne concevez

pas. Vous êtes cet Aſtronome qui, en conſidérant les aſtres, s'abîme dans un puits.

Les gens ſenſés ont eu raiſon de me trouver blâmable, lorſque j'ai voulu dogmatiſer, lorſque j'ai écrit des obſcénités, lorſque j'ai diſſerté ſur bien des myſteres qui n'exigent qu'une foi aveugle & reſpectueuſe; enfin lorſque je me ſuis expoſé à pervertir la jeuneſſe par des ſarcaſmes, par des poiſons cachés ſous l'appas des fleurs. J'étais homme, j'ai été jeune, j'ai aimé le merveilleux; & j'avoue qu'à cet égard mes torts ont dû paraître graves. J'ai dû déplaire à Dieu & ſoulever les hommes ſoumis à l'empire d'une loi dogmatique qu'on doit toujours reſpecter: mais j'oſe aſſurer qu'en faiſant des productions licentieuſes & haſardées, je travaillais moins pour me faire des diſciples, que pour donner un eſſor brillant à mon eſprit, toujours prêt à franchir les barrieres de la modération commune. Ma tentation était de tout effleurer, & c'eſt le ſeul libertinage d'une imagination hardie qui a pu faire

ſuſpecter en moi les vices d'un cœur gangrené. J'ai paſſé leſtement ſur des ſurfaces; j'ai ridiculiſé les objets qui m'embarraſſaient ; j'ai affecté de ne m'arrêter à aucun point fixe par préférence ; & j'ai paru deſirer, par vanité, d'être l'homme de toutes les Nations, ou le frondeur impartial de toutes les Sectes. Je ſentais moi-même mon foible ſans pouvoir y réſiſter, puiſqu'au milieu de mes écarts, une voix ſecrete me diſait tout bas à quoi je devais m'en tenir. Je l'écoutais, dans de certains moments, mais le ſentiment de la préſomption l'étouffait en moi, dans la perſuaſion où j'étais que pour être un grand Homme il faut s'écarter des routes ordinaires. L'on s'expoſe trop dans une marche uniforme à être coudoyé par le vulgaire.

Je n'ai pas fait aſſez attention que la Divinité, l'Eternité & autres Myſteres ſublimes, ſont des points incompréhenſibles & impénétrables à la faibleſſe de notre vue oſcillante. Je n'ai donc fait que balbutier comme un enfant, & j'ai pu amuſer, mais ſans convaincre. La

doublure ne s'eſt jamais trouvée proportionnée à la force de l'étoffe.

Dégagé des preſtiges, je ſens aujourd'hui l'énormité des abus auxquels je me ſuis laiſſé emporter par vivacité, je m'en repens avec amertume, & je me déſavoue moi-même. Je ſupplie Dieu & les hommes de faire grace à mon aveuglement, & je veux tâcher d'en faire, à la face du genre humain, une réparation authentique, par un humble aveu de la faute, & par les actes ſatisfactoires qui reſtent en mon pouvoir.

Si le Pape Benoit XIV éclairait encore la Chrétienté, je me jetterais aux pieds de ſa miſéricorde, & je l'implorerais pour ſe rendre médiateur entre la Divinité que j'ai offenſée, & moi, chétive créature: il m'honorait des témoignages de ſa bonté paternelle. Il ne dédaignait pas de s'entretenir par Lettres avec moi, & j'étais une Brebis chérie qu'il ne déſeſpérait pas de ramener à ſon Bercail. La mort a enlevé ce flambeau vivant de l'Egliſe. Le Cardinal Paſſionnei, qui ſavait excuſer les erreurs de l'eſprit dans les Gens de Let-

très, eſt, ainſi que lui, dans la tombe, & c'eſt une perte pour moi. Le Pere de la Tour, qui avait aſſez d'intrigues pour ſe rendre mon Protecteur & mon médiateur, a peu ſurvécu à ſa déplorable Société. A qui donc pourrais-je m'adreſſer à préſent pour déſarmer Rome, cette Mere commune, dont j'ai ſi ſouvent ſondé les uſages & les entrèprifes?

Les Jéſuites, échappés au naufrage, auraient peut-être aſſez de politique pour diſſimuler mes outrages, & ſe faire honneur d'un généreux pardon, en faveur d'un nom univerſellement répandu; mais ils ſont ſans force & ſans crédit. Leur empire diviſé s'ébranle de plus en plus, & ils ont beſoin pour eux-mêmes du peu de protecteurs qui leur reſte. C'eſt donc ſur mes efforts perſonnels, ſur mes déſaveux & ſur mon repentir ſincere que je dois fonder l'eſpoir de ma réconciliation avec le centre de l'unité & avec mes ennemis.

J'eſpere eſſentiellement en la bonté reconnue du Roi, mon Maître. L'honneur d'avoir été nommé ſon Gentilhomme &

ſon Hiſtoriographe, doit l'engager à faire grace à ma mémoire, pour ne pas flétrir ſon choix. S'on exemple ſera d'un grand poids, & déſarmera la pétulence des mal-intentionnés qui attendent ma mort pour m'accabler d'opprobres : mais je ne deſcendrai pas au tombeau ſans mériter & ſans jouir de quelque conſidération. Ma réputation attaquée dans les premiers moments, ſera comme le vin fumeux qui ſe boniſie en vieilliſſant. Après avoir repoſé quelque tems, elle revivra pour ne plus mourir. Je paſſerai alors pour un génie éclairé, & pour un bon Citoyen. La preuve même en pourra être établie. J'ai ramaſſé pendant long-tems des matériaux infinis pour brillanter l'Hiſtoire de Louis le Bien-Aimé. J'aurais répandu une teinte raviſſante ſur ſes belles actions. Je me flattais de mettre dans le jour le plus flatteur, le plus radieux, les traits frappants de ſa vie glorieuſe : hélas! le plus vif regret que j'emporte dans la tombe, eſt de n'avoir pas perfectionné un ouvrage auſſi précieux, auſſi intéreſſant. Si quelque choſe peut m'en conſo-

ler, c'eſt la juſte perſuaſion où je ſuis que nul autre ne s'en acquittera avec plus de zele, de feu, de clarté & de pureté de langage, que je me ſerais attaché à y en répandre. Vainement mes adverſaires m'ont-ils annoncé dans le monde comme un écrivain partial, ſuſpect & même infidele. J'ai cherché de bonne foi à combattre les chimeres, les préjugés, les paradoxes & les preſtiges. Je me ſuis même quelquefois battu contre des moulins à vent ; mais j'ai écrit ſans acception de lieux ni de perſonnes, quand j'ai cru le pouvoir faire ſans danger. Les Janſéniſtes, les Moliniſtes, les Proteſtants, les Sectaires, les Dévots, les Libertins, les Quakers, les Moines, le Clergé, la Robe, les Potentats même ont eu part à mes déclamations hardies, & je me ſuis attaché à réformer le monde entier qui voulait, par répréſailles, me corriger à mon tour. Me flattais-je de réuſſir ? Non ; mais l'admiration œcuménique était ma manie, & je voulais ſans ceſſe la conquérir, fût-ce à mes propres dépens.

Quand je jette en particulier un coup-d'œil

TAYLOR INST. OXFORD

d'œil réfléchi ſur ma conduite, j'y trouve moi-même bien des choſes que je voudrais pouvoir en retrancher. J'ai pu me faire illuſion, mais une nation jalouſe de ſa gloire doit-elle me juger comme un homme ordinaire ? Si mes ſens euſſent été modérés, ſi mes idées euſſent été méthodiques, je n'aurais pas enfanté ces traits hardis, ces élans d'enthouſiaſme qui vous ont frappé d'admiration. La chaleur du cerveau m'enlevait hors de moi-même, & mon délire enfantait des chefs-d'œuvres. Un grand Poëte, un grand Peintre, un grand Muſicien, ne doivent leurs ſuccès qu'à des inſpirations violentes : pourquoi n'excuſerait-on pas en moi des erreurs, des écarts, des abſences, & même quelques délires ? N'étais-je pas toujours entraîné par un feu rapide ? Si ſon impétuoſité me portait juſqu'aux Cieux, elle pouvait auſſi m'abſorber dans des gouffres. La rapidité du torrent ne me laiſſait pas toujours la liberté de la réflexion. Ma tête était un volcan perpétuel qui exhalait la flamme & la cendre. Il fallait admirer l'effet de mes tranſports, ſans

les juger, l'équerre & le compas à la main; en effet, combien de richeſſes ſont ſorties du ſein du chaos, pour parer la terre, pour ennoblir l'homme ; oui, ſi mes ouvrages peuvent contribuer à la diſſolution de quelques mortels, je me plais à croire auſſi qu'il y en aura un grand nombre dont ils éleveront l'ame, dont ils aggrandiront l'eſprit, & à qui ils apprendront à devenir meilleurs. Le tout dépendra d'un bon choix dans l'aſſortiment, & du diſcernement des Lecteurs.

Pour calmer mes ſcrupules ſur une matiere ſi délicate, j'avais projetté de déposer entre les mains d'une perſonne connue une ſomme de cent mille écus, pour retirer des mains du Public le plus d'exemplaires qu'il ſerait poſſible, de la Pucelle, de Candide & de mes Contes licentieux ; mais j'ai été forcé de renoncer à cette entrepriſe, en faiſant réflexion que la cohorte infidelle des Libraires s'empreſſerait de les réimprimer & de les repréſenter à mon dépoſitaire, pour appliquer promptement la ſomme entiere à ſon profit. Cette idée s'eſt déployée chez

moi en finiſſant un ouvrage qui ſera poſthume, & dont le titre eſt, *le Brigandage Typographique*. Cet ouvrage pourra être imprimé ſous mon nom. J'ai cherché cent fois à me déguiſer ſous des annonces ſuppoſées ; mon cachet n'échappait pas à la pénétration du Lecteur, & j'avais ſi peu d'émules, qu'il ſe croyait ſûr de me reconnaître dès la troiſieme page. J'éclairerai donc encore le public à viſage découvert. Les Libraires ne ſe joueront plus de ma facilité, & pour faire taire le cri de ma conſcience ; j'aime mieux que les cent mille écus ſoient convertis en fonds par les ſoins de M. de L.... & que la rente annuelle en ſoit par lui, ou ſes prépoſés, diſtribuée avec juſte proportion à toutes les Paroiſſes du pays de Gex ; à condition auſſi que tous les ans, le Mercredi des Cendres, on brûlera ſolemnellement à la porte de l'Egliſe où je repoſerai, une de mes Œuvres obſcenes, pour annoncer au Peuple que ces productions ſcandaleuſes méritent de retourner en pouſſiere avec leur Auteur. C'eſt une adhéſion volontaire aux Arrêts qui,

dès mon vivant, ont livré aux flammes mes ſpirituelles extravagances. Cette anecdote m'eſt échappée dans mon hiſtoire du Parlement, qu'il faut néceſſairement refaire. Je renie ſolemnellement ma prétendne Pucelle, comme une mauvaiſe connaiſſance que j'ai entretenue dans un âge où l'on n'eſt ni difficile ni délicat. Je ſuis forcé de convenir que c'eſt une infâme proſtituée ; mais elle a plus d'eſprit que le commun des filles de ſon état, & elle a eu l'art de me ſéduire dans des momens de vertige. J'ai fait avec elle quelques parties de débauche, & j'en aurais reſſenti les conſéquences funeſtes, ſi la philoſophie ne m'eût adminiſtré à propos des ſudorifiques pour me garantir des ſuites redoutables de ſon libertinage & de ſon incontinence. Elle m'a faſciné la vue ; car je n'ai jamais aimé la mauvaiſe compagnie.

J'ai toujours enviſagé la mort ſans la deſirer, ni la redouter. Elle eſt hideuſe, mais indiſpenſable ; c'eſt ſouvent le beau ſoir d'un jour nébuleux. Ma faible complexion m'avait toujours fait croire

qu'elle ſerait moins lente à arriver juſqu'à moi. Elle m'a ménagé, mais la caducité m'annonce ſon approche. Lorſqu'elle ſe préſentera, malgré ſa laideur, ma porte lui ſera toujours ouverte : je crains, mais j'eſpere encore davantage. Affecté du ſentiment de l'immortalité, je veux cimenter la mienne par des diſpoſitions ſingulieres. J'ai vécu d'une façon peu commune, je dois teſter & mourir de même.

Je veux être enterré ſimplement, & à peu de frais, dans l'Egliſe que j'ai édifiée à Ferney, comme un monument de ma vénération, & de ma reconnaiſſance envers mon Créateur & le Maître univerſel. La tenture n'eſt faite que pour la vanité des vivans, & les Cloches ſervent ſouvent à leur perſécution. L'intérêt du mort entre pour peu de choſe dans le cérémonial ; je veux donc être placé tout uniment auprès de l'entrée principale, pour que tous les habitans en foulant ma cendre, puiſſent s'affecter du néant de la vie, des talents & des diſtinctions. Il ne reſte déja de mon corps exigu & deſſé-

ché, qu'une momie qui occupera peu d'eſpace.

J'exige que mon cadavre ſoit couvert d'une plaque de cuivre d'environ ſix pieds, ſur laquelle on gravera ſeulement en gros caracteres : CY GIT V***. Cette inſcription ſera ſurmontée de Trophées littéraires, & d'une Couronne de Laurier ſemblable à celle que Pétrarque obtint autrefois à Rome.

Autour de la Tombe on repréſentera les Muſes en pleurs, des Génies en deuil, l'Envie ſouriant, la Satyre jouant d'un tambour de baſque, Momus briſant ſa marotte, Apollon caſſant ſa Lyre, & Pégaſe prenant ſon vol & portant ſur ſon dos un petit Amour avec une malle volumineuſe.

J'entends qu'on adoſſe au premier pilier une grande inſcription Latine ou Françaiſe, dans laquelle on détaillera le plus briévement qu'il ſera poſſible mon nom, mon âge, mes qualités, mes exils, mes voyages, mes traverſes, mes rivalités, mes triomphes & mes ouvrages imprimés avec permiſſion. Mes envieux, mes

ennemis diſparaîtront, & je n'aurai plus à craindre les traits ſecrets & envenimés d'une foule d'inſectes bourdonnants, qui ne m'attaquaient que pour faire ſoupçonner leur exiſtence. Mon ſilence & mon dédain les auraient plus humiliés & plus punis que ma colere : ainſi j'aurais fait ſagement de les abandonner à eux-mêmes. Ils ſe ſont glosifiés d'un courroux qui les a fait connaître.

Les médailles qu'on a frappées pour moi en différentes Villes, m'ont paru imparfaites & de mauvais goût. Mon intention eſt donc qu'on en faſſe frapper une nouvelle, & qu'on choiſiſſe la main du plus célebre Artiſte. Il en ſera donné une d'or du poids de 50 louis à celui qui aura le mieux rempli mes vues dans la compoſition de l'inſcription que j'exige. Je ſoumets la déciſion du concours à Meſſieurs de l'Académie Françaiſe, mes Confreres, qui ſe connaiſſent en ſtyle lapidaire, comme en toutes autres choſes. Je les ai peu vus, mais je les aimai de loin, & j'ai tâché de leur donner l'exemple du travail. Je leur légue, à chacun,

une de mes médailles en argent, valant au moins quatre jettons, & je les prie d'agréer mon Portrait en huile, pour avoir dans leur Salle d'assemblée le modele d'un Confrere fécond & laborieux.

Je veux qu'on donne à tous les pauvres de la Paroisse sur laquelle je mourrai, un bonnet de laine, une paire de souliers, un écu, un exemplaire du Catéchisme Historique de M. Fl***. M. l'Abbé Ad*** réglera le nombre & le choix des personnes qui devront avoir part à cette distribution.

Je donne à tous les Prêtres qui assisteront à mon Convoi, un Cochon de lait & un Dindon, avec un boisseau d'Avoine; le Curé aura double rétribution.

Je légue à la Fabrique une rente perpétuelle d'un Veau de trois mois, rachetable, de six paires de Bœufs en état de labourer.

Je laisse à chacun des bas Officiers de l'Eglise, soit Chantres, Bedeaux, enfans de Chœur, Sonneurs ou autres, un Missel Français, afin qu'ils entendent, s'il se peut, ce qu'on leur fait dire & faire journellement.

Je veux que tous les ans, le jour de Sainte Marie Egyptienne, on célebre, dans la Paroiſſe où je ſerai dépoſé, un Obit pour la célebre Mlle le Couvreur, rejettée avec mépris.

Si aucun Curé ne veut accepter la fondation, qui ſera de cent francs annuellement, la même ſomme ſera délivrée aux Miniſtres de Genève, qui donneront dans leur Ville, le jour de leur délivrance, un Concert ſpirituel à mon intention, pour égayer la République; c'eſt un acte chrétien que d'amuſer ceux qui nous ont ennuyé.

Je veux auſſi que tous les ans au jour de S. Maurice, on remette dix piſtoles entre les mains du Syndic de ma Paroiſſe. Cette ſomme ſera employée à faire, dans la place publique, un feu éclatant, qui rappelle aux cœurs Français les hautes actions & les rares qualités de M. le Maréchal de Saxe, ce Héros à qui la Nation a des obligations ſi eſſentielles. Il m'aimait; il attend la Réſurrection à Straſbourg, & c'eſt avec douleur que je crois ne plus jamais le revoir. Il doit être avec Trajan,

Marc-Aurele, Antonin, Charles XII, & autres Grands Hommes qu'il ſerait dangereux d'aller viſiter.

Je laiſſe au reſpectable Evêque Da***, deux douzaines de paires de Gants de Caſtor ou de poil de Lapin, les plus doux qu'on pourra trouver. Je legue auſſi au ſieur G**, Curé de Ferney, à Jacques Manœuvre, à Pierre l'Archevêque, Syndic, à Maugier, à Jacquin & à Bugroz, Chirurgien, chacun une Camiſolle de Flanelle & un Surtout ou Redingotte de Ratine d'Angleterre; à condition qu'ils feront proprement encadrer & mettre au-deſſus du Bénitier de l'Egliſe de Ferney la Profeſſion de foi authentique que j'ai faite en leur préſence, le 15 Avril 1769, devant Claude Raffo, Notaire & Témoins. L'on en délivrera gratis des expéditions à tous ceux qui en demanderont.

J'invite tous les Souverains de l'Europe à faire graver, dans leurs Etats, une eſtampe dont j'ai fourni le deſſein. Elle eſt intitulée : *le Banquet des Epiques*, & dédiée à l'Héritiere de l'Empereur Pierre le Grand. Nous ſommes repréſentés autour

d'une table frugalement ſervie, Homere, Virgile, le Taſſe, Milton & moi, ſelon le coſtume qui nous appartient. Clio nous verſe à la ronde de l'eau de l'Hypocrene. Apollon touche ſa Lyre, & Jupiter, du haut des Cieux, nous ſaupoudre de ſel & de roſes garnies d'épines. La gravure doit être à l'eau-forte.

Je prie le Roi de Pr*** d'agréer, pour marque de ma reſpectueuſe reconnaiſſance, un Portrait du Roi mon maître, dont on m'a anciennement honoré. Ces deux Souverains ſont dignes d'être dans ce monde-ci amis l'un de l'autre; l'Europe les en conjure.

Je legue à Meſſieurs les Gentilshommes Ordinaires, mes anciens Confreres, mon beau traité de Diplomatique; & j'entends qu'il reſte toujours dépoſé entre les mains du Doyen de la Compagnie, pour être conſulté dans les occaſions qui pourront intéreſſer le bien de l'Etat & l'honneur ou les prérogatives de la Charge.

Je laiſſe à chacun de mes Domeſtiques une année de leurs gages convertie en pan-

ſion viagere. J'y joins un habit de deuil, une charue & ſix arpens de terre à défricher dans le Pays, ſous la redevance de *2 ſ. de cens.* On ne peut trop labourer & acquérir de vaſſaux.

J'entends que l'on faſſe exécuter, par un des plus habiles Sculpteurs, ma ſtatue en marbre de grandeur plus que naturelle. Je deſire être repréſenté badinant d'une main avec un jeune Génie qui me careſſera. Je dois paraître foulant aux pieds un grouppe de reptiles amoncelés. Mon ambition eſt d'être placé au milieu de la Place Dauphine, en face du Grand Henri, à qui de la main qui me reſtera libre, je préſenterai tendrement ma Henriade. Le Génie de la France applaudira à mon zele & Clio embouchant, pour le Monarque, la trompette guerriere, me préſentera celle de la Renommée, tandis qu'un Amour en caſque m'offrira un crayon.

Si M. le Prevôt des Marchands & les Echevins de Paris m'obtiennent, de la bonté du Roi, la faveur inſigne d'être auſſi noblement placé parmi mes Concitoyens, je donne à la Ville de Paris les

projets que j'ai faits pour l'exécution des Fêtes publiques, les plus brillantes, les plus ſûres & les moins couteuſes. Si mes vœux ne ſont pas accomplis, j'ordonne que ces morceaux ſoient imprimés à la ſuite de mon temple du Goût, & qu'on en remette deux exemplaires dans le dépôt de Meſſieurs des Menus. On pourra les conſulter dans les temps où l'argent eſt rare.

Je dois publier avec reconnaiſſance que la Littérature Françaiſe, par une généroſité ſans égale, m'a conſacré une Statue, dont l'exécution eſt confiée au ciſeau de l'illuſtre M. Pigal. Les Savans, les Grands & les Potentats même, ſe ſont glorifiés d'attacher à leurs dépens un brillant à la couronne qu'on me décernait. Cet honneur tardif, que je partage avec Eraſme, me venge avec uſure des perſécutions que la haine des hommes m'a ſuſcitées. Je voudrais que cette Statue pût être miſe dans la Place de Sorbonne, avec ces mots : *HIC EST.*

Les Docteurs qui m'ont peu aimé pourraient en murmurer ; mais la vue d'un

pareil monument encouragerait les jeunes Etudiants en l'Université. L'émulation produit les Grands Hommes, & le Cardinal de Richelieu ne seroit pas courroucé de mon voisinage : au reste, je m'en rapporte totalement à la prudence & au discernement de mes bienfaiteurs. La Place que l'on doit m'assigner me sera égale, pourvu que j'en obtienne une avantageuse dans le souvenir de mes Compatriotes & des Etrangers.

Je desire que mon Buste en pierre soit mis au Bureau de la Chambre Syndicale des Libraires de Paris. Je ne craindrai plus leur cupidité indécente, & ils oublieront charitablement, en voyant ce signe de réconciliation, les reproches que je leur ai perpétuellement faits sur leurs filouteries raffinées, & leur rapacité.

Je souhaite qu'un pareil Buste soit posé dans le Foyer de la Comédie Française, avec une triple couronne de laurier, de myrthe & de houx pour picquer les *Ecoliers* présomptueux, & les plats Auteurs qui ont la fureur immodérée de rendre publiques leurs productions ridicules & éphémeres.

Je charge mon Exécuteur teſtamentaire de faire porter au Foyer de la Comédie Italienne, toute la Muſique Françaiſe ou étrangere que j'ai recueillie. Je l'invite à y joindre une groſſe d'Eſcarpins, & un grand panier de Sifflets. Les Acteurs prendront la Muſique; les Danſeurs prendront les Eſcarpins, & les Sifflets ſeront pour le Public. Ce ſpectacle qui amuſe la légéreté d'une nation frivole, dégrade la Muſe Françaiſe, & abatardit le goût d'une Nation qu'on accuſe d'avoir plus d'eſprit que de jugement.

Je deſire qu'on remette entre les mains du Prevôt des Marchands & des Echevins de la Ville de Lyon, une ſomme de 100000 liv. Cet argent ſera placé à conſtitution, & le revenu en ſera employé à établir dans la même Ville une Ecole de Déclamation. Les Adminiſtrateurs de l'Hôpital choiſiront eux-mêmes dans leur maiſon les ſujets qu'ils croiront le mieux diſpoſés pour le Théâtre. Ils conſulteront les talens & la figure, ſans égard au pays, ni à la naiſſance. Il y aura toujours huit Eleves, quatre garçons & quatre filles.

Lorſque l'un d'eux aura été jugé digne de figurer en Public, on le fera remplacer par un autre de l'âge d'onze à douze ans. On leur donnera à chacun 500 liv. annuellement pour leur entretien ; & le Profeſſeur nommé par le Bureau, aura 1000 liv. pour ſes appointemens. Il faut que ce ſoit un Comedien émérite ou conſommé. Il exercera quatre heures par jour cette jeuneſſe, & leur fera apprendre par préférence mes Piéces Dramatiques. Corneille eſt ſublime, mais il eſt gothique. Racine eſt châtié, mais il eſt trop tendre ; & le ſanguinaire Crébillon eſt trop terrible pour de jeunes gens qu'il faut former de bonne heure à la ſageſſe & à la ſenſibilité ſans faibleſſe.

Je légue au Proviſeur du Collége Mazarin une ſomme de 40000 liv. pour fonder dans l'Univerſité deux Chaires de Philoſophie ; mais d'une Philoſophie loyale, chrétienne, morale & civile, qui n'ambitionne pas ſourdement les honneurs & les dignités qu'elle mépriſe tout haut ; qui ne prodigue pas les injures, en prêchant la patience & la charité ; qui enfin

enfin ne ſubſtitue pas le radotage humain à la raiſon divine.

Je légue aux Directeurs de l'Opera de Paris, toutes les Décorations & les uſtenciles du Théâtre que j'avais monté près de Genève ; mais ſous la condition expreſſe qu'ils ne feront jamais repréſenter aucune de mes Pieces Lyriques. Ces ſortes de Poëmes ſont des enfans diſgraciés que je réduits à leur légitime. Ils n'ont pas fait fortune dans le monde au gré de mes deſirs ; mais quand on eſt chargé d'une grande famille, il eſt difficile de donner à tous les ſiens une éducation également ſoignée.

J'ai cherché dans mes Drames à me rendre plus égal que Corneille, moins doucereux complimenteur que Racine & moins effrayant que Crébillon. Une dignité majeſtueuſement ſoutenue était mon but. Mes Pieces fugitives ont paru délicieuſes ; ma Henriade a été trouvée ſublime ; & ſi mes hiſtoires ont été accuſées de pécher contre l'exacte vérité, c'eſt que quelquefois la politique arrêtait la ferveur de ma main. Il n'y a qu'un pas de la liberté à la licence ; on m'obſer-

vait ſans ceſſe ; on m'interprêtait mal, & j'étais aſſiégé d'alarmes. D'ailleurs, je n'aimais pas à compiler. Imaginer me coûtait moins ; je prenais ma mémoire pour un guide ſûr, & elle me trahiſſait involontairement. Je conſultais les vraiſemblances, j'adhérais aux conjectures ; & ſi j'avois le malheur d'égarer mon Lecteur, j'avais du moins la conſolation de le conduire par des routes ſemées de fleurs odoriférantes.

Mes écrits ſur la Philoſophie & la Géométrie ne ſont que les doutes d'un génie qui cherche à tout apprendre, à tout pénétrer. Quelque bien organiſé qu'on ſoit né, il eſt impoſſible d'être en même tems Poëte admirable, Hiſtorien ſupérieur, Philoſophe profond & Mathématicien infaillible.

J'ai peu pardonné dans ma vie ſans m'être vengé, & l'on réforme difficilement une vieille habitude. Cependant par effort de chriſtianiſme, j'oublie ma haine contre M. le F*** de P***, & ſon diſert frere, le Prélat du P...., je leur laiſſe à chacun, en ſigne de réconciliation, un Bréviaire Romain doré ſur tranche ;

une Imitation de Jeſus en vers Français; un Pſeautier Latin ; un Exemplaire des Sermons du P. Segault , & un Recueil des Mandemens de M. L*** ? ancien Evêque de Sens.

C'eſt dans le même eſprit que je légue à M. F*** , intrépide Journaliſte , le rembourſement du fonds de mépris dont depuis long-tems je lui paye la rente au denier cent. Il s'eſt acharné contre moi comme un dogue affamé. Il m'a ſuivi , guetté comme un Eſpion de Police pour dévoiler mes incurſions dans les moiſſons étrangeres , & les acquêts dont je voulais faire des propres. Il m'a périodiquement injurié , baffoué , déchiré , calomnié ; il m'a mis en colere & hors de moi-même , avant que j'avouaſſe le connaître. J'avais beau affecter de l'indifférence , le dépit me ſuffoquait & ne ſervait qu'à rendre moins piquants les traits de ma vengeance. Je me ſuis vu tenté cent fois de lui léguer une ample pacotille d'étrivieres , & de choiſir pour exécuteur de mes dernieres volontés , l'homme de Paris qui aurait le bras le plus fort ; mais mon indignation s'eſt repoſée ſur ſon

marc. Je vois les choſes avec plus de ſens froid, & j'ai fait mes efforts pour oublier les bleſſures que m'a fait ce dangereux ex-Jéſuite, qui pouvait mieux employer ſes talens. Mon deſſein était de lui laiſſer les mémoires anciens de la république des Lettres ; mais j'ai ſongé que la plupart des Auteurs étaient des ſceptiques, qui n'étaient arrêtés ni par le frein de la Religion, ni par celui du monachiſme ; ainſi j'aime mieux lui léguer mes mémoriaux ſur la vie du Roi Staniſlas. Il en fera faire par ſes Commis un corps d'Ouvrage qu'il pourra donner ſous le nom de ſon fils, dont ce généreux Prince était Parrain. Il lui a ſauvé par ſa bonté pluſieurs diſgraces, & en prévenant la chûte des Feuilles, il a confirmé que beaucoup de choſes ici bas, ſe font par Comperes & Commeres. Le Légataire aura ſoin d'enrichir la compilation de ſes productions poëtiques en l'honneur du Monarque, aſſaiſonnées de pieuſes méditations ſur la morale & le maintien des bonnes mœurs ; le tout cependant ſous la condition qu'il ne fera pas mon Oraiſon Funebre, mais qu'il en

laiſſera le ſoin à M. l'Abbé de la B*** ; que je prie de ne pas s'en acquitter tacitement, *tacitâ mente*.

Abraham C*** a voulu m'écorcher : j'ai rogné ſa griffe peſante, & je l'ai payé comptant. J'en pourrais dire autant de G***, de N***, de P***, & d'autres inſectes venimeux & mordicants, ou de pieux fanatiques qui attaquaient ma doctrine par vanité, & m'effleuraient la peau par ignorance ; je leur laiſſe, cependant ſans rancune, la Bibliotheque Bleue toute complette, pour alimenter leurs ſcientifiques ſpéculations, & leurs ſublimes connaiſſances dans le vuide, & le galimathias.

Si Jo***, anciennement Libraire à Rouen, & Tr***, ancien Violon à l'Opéra, ne ſont pas morts de miſeres ou autrement, je leur laiſſe à chacun une penſion viagere de 500 liv. hypothéquée ſpécialement ſur les billets de banque qui me ſont reſtés après le ſyſtême. Si on les paye, ils en toucheront les arrérages ſur les quittances & par les mains de M. M***, précédemment Avocat au Parlement. Je laiſſe auſſi 300 liv. de rente ſur

l'Hôpital de la Grave à Fel.... & à chaque Colporteur de Livres que j'ai fait mettre à Bicêtre, pour avoir distribué sous le manteau des Ouvrages qui me blessaient ou me ridiculisaient. C'était un abus de mon crédit.

Je laisse à mon ancien ami M. Th.***, une rente viagere de 500 liv. sur les Postes. Il a été constamment mon Apologiste, mon Distributeur & mon Répertoire. Je lui donne aussi mon Buste en terre cuite, pour me rappeller sans cesse à son heureuse mémoire qui n'a jamais tari sur mon compte.

Je légue à Messieurs D***, & Da***, mes traités de Morale, de Politique & de Géométrie, pour les réformer & en faire un supplément au Dictionnaire Encyclopédique, lorsqu'on le réduira à trois volumes. J'en ai fait un aussi en mon particulier, mais celui de M. le Maréchal de Bi*** serait plus curieux & plus amusant, si ce brave Guerrier descendait jusqu'à en donner un de la façon.

Je laisse à mon ancien Ami & Patron M. Da***, mes douze Lunettes d'approche que j'ai fait venir de différents Pays,

mes Thélescopes, Mycroscopes, & mes Prismes, avec trois Traités que j'ai faits, sur le Doute, sur l'Optique & sur les Négociations, lorsque je visais à être traité comme M. Prior. Il a constamment, en bon ami, dissimulé ou pallié mes torts, au point de se faire soupçonner à ses propres dépens de me croire impeccable ou au moins excusable.

Je prie M. le Maréchal de R***, qui m'a toujours aimé & protégé, d'agréer, de ma part, les Arrêts de l'Amour & les Commentaires de César que j'ai traduits & mis en vers, avec un Commentaire à l'usage des Amans & des Héros, passés, présens & futurs.

Je laisse à M. de L*** ma Garde-Robe toute entiere. Il s'est toujours montré jaloux de se parer de mes dépouilles. Il n'est pas en mon pouvoir de lui laisser les spirituelles, mais je lui abandonne les temporelles; & je souhaite qu'en les décomposant, il tire un aussi bon parti des unes, qu'il aurait pû faire des autres.

Je laisse à Messieurs C***, L*** & le M***, mes sujets de Piéces esquissées. J'en ai d'Anglais, d'Espagnols, d'Allemands,

d'Indiens, de Chinois & de tous les Pays du monde ancien & nouveau. Je leur légue auſſi mes palettes, mes pinceaux, & je voudrais pouvoir leur léguer mon coloris & mon aſur.

Je laiſſe à M. l'Abbé J*** mon Ecritoire d'argent & mes plumes toutes taillées, afin que par l'emploi religieux qu'il en fera, il les purifie de l'uſage profane auquel je les avais conſacrées. On ne les reconnaitra plus entre ſes mains.

Je légue à M. l'Abbé A***, ex-Jéſuite & mon fidele Commenſal, la Vie de Saint Patrice, Patriarche d'Irlande; la Vie de S. Ignace de Loyola, & des Généraux de ſon Ordre; la Vie des Saints de Ribadeneira, & généralement tout ce qui s'eſt imprimé depuis vingt ans pour ou contre la Société de Jeſus. Ce legs volumineux l'aſſujettira à louer des greniers immenſes; & pour l'aider dans cette dépenſe, je lui donne douze Actions de la Compagnie des Indes, afin qu'il tienne encore à quelque Compagnie. La ſienne me plaiſait fort en jouant aux Echecs, ou quand mon eſprit voulait s'égayer. Le Cardinal de Richelieu ſe déridait avec de

jeunes Chats ; moins occupé que ce Miniſtre, mais avec des goûts plus humains, je trouvais mes délaſſemens avec un ex-Jéſuite qui n'avait pas conſulté ſa vocation, en s'introduiſant, dès l'âge le plus tendre, dans un Ordre dont l'eſprit & la fineſſe étaient la baſe.

Les Lettres miſſives que j'ai écrites & reçues formeraient plus de mille volumes. Quelle ample moiſſon pour des Libraires affamés & eſcrocs ? Je prie M. A*** de les relire toutes pour s'amuſer, & de jetter au feu celles où l'on voit tranſpirer le moindre ſoupçon de galanterie, ou d'indévotion. Je ne veux pas qu'on croye que mes ſublimes recherches dans les Aſtres ſe bornaſſent au ciel d'un lit. Les tendres commerces que j'ai pu entretenir, n'ont eu pour objet que d'électriſer la matiere par le rapprochement & la communication des eſprits. Mon ſang, allumé par une fermentation continuelle, a pu occaſionner en moi des paſſions violentes, mais le fourreau n'était pas aſſez épais pour ſoutenir impunément la chaleur de la lame ; la délicateſſe, la raiſon, la ſobriété, ont été

mes premiers médecins & mes salutaires préservatifs.

L'Imprimerie est une espèce de marché public où chacun apporte les denrées de son cru, ou les marchandises qu'il a achetées & payées par la peine de les lire. L'on m'a accusé d'avoir quelquefois introduit des richesses étrangères dans cette foire ; mais l'imputation était injuste. Les sujets que j'ai traités prenaient tellement entre mes mains le ton de la nouveauté, qu'ils pouvaient passer pour des tableaux originaux. C'était au moins des propres naissans, dont la libre disposition devait m'être permise jusqu'à une certaine concurrence. Mes peintures étaient toujours vives & brillantes ; mais le vernis qui les couvrait n'a jamais été assez fort pour en écarter les mouches qui s'y attachaient dans la vue de les salir.

Je laisse au célebre M. T***, un grand fonds d'estime, pour le dédommager en partie de celle que ses Rivaux ont l'injustice de ne lui pas payer. L'on en veut faire une dette de sa succession, & on l'acquittera avec plaisir quand il ne fera

plus d'ombrage par ſon mérite & ſon ſavoir.

Je légue à M. de la B*** , mes notes ſur les menſonges imprimés. Il y trouvera quantité d'extraits de ſes Ouvrages, & des preuves de ma juſte indignation, contre ſes infidélités à mon égard.

Le Ciel a ſemblé former le nom de R*** pour exercer ma patience, ou mon impatience. L'ancien a été mon fléau ; le moderne m'a déſolé ; mais l'approche de la mort produit mon indulgence. Je légue à J. J. R***, génie élevé & Philoſophe indéchiffrable, mes Philtres, mes Liqueurs, mes Ingrédiens, mes Alambics, mes Cornues & l'Univerſalité de ma Pharmacopée. Son Vernis dilué, fondu & amalgamé avec le mien, ne ferait qu'acquérir un éclat éblouiſſant qui aurait un nouveau mérite entre ſes mains. Cet enduit ſervirait à couvrir les ſyſtêmes, les paradoxes, les fauſſes ſpéculations & les inconſéquences qu'on peut hazarder avec hardieſſe. En employant ce ſecret avec art, l'on trouverait plus ſûrement le moyen d'inſtruire la Jeuneſſe, d'attendrir les Femmes & de ſéduire des

braires imagineront cent fourberies pour ſurprendre la crédulité du Public, & mon prétendu porte-feuille ſera plus long à vuider que le cheval de Troye. L'on me volait pendant ma vie, & l'on me volera après ma mort, parce qu'on me croit meilleur à voler qu'un autre; & c'eſt ce que ceux qu'on ne vole jamais ne peuvent pas ſe perſuader. Mon expérience m'a inſtruit. L'on me déguiſera encore ſous cent frontiſpices différents; j'invite donc ma Niéce à ſe précautionner contre ces attentats à ma réputation, & à prévenir le Publie, par la voie des Journaux, ſur le nom de l'Imprimeur à qui elle accordera ſa confiance excluſive. Je l'exhorte à ménager les Cramers: ils ſont riches, & notre correſpondance a été profitable aux uns & aux autres. Je dois cette marque de confiance à Madame De ***, pour prix des ſoins qu'elle s'eſt donnés auprès de moi. Sa complaiſance ne s'eſt pas démentie dans mon bonheur, dans mes traverſes, dans mes perſécutions, & juſques dans mes humeurs. Elle a épouſé mes goûts & flatté mes biſarreries. Elle a dégroſſi avec douceur, avec

patience, l'éducation de Madame Du***, qui en avoit beſoin. Elle s'eſt tranſportée fréquemment au gré de mes deſirs. Elle a renoncé à la vie douce & ſédentaire pour me ſuivre dans mes caravanes. Enfin elle a été mon premier Secrétaire, ma confidente, mon amie & ma conſolation; ainſi ne pouvant plus lui donner de place dans mon cœur flétri, je dois au moins lui laiſſer la portion d'eſprit qui reſtera après moi. Ce que j'ai fait pour elle juſqu'à préſent, ne remplit pas le vœu de ma reconnaiſſance.

Je donne également à Madame de Fl***, mon autre Niéce, tous les préſens que j'ai reçus des Souverains de l'Europe, conſiſtans en Diamans, Tabatieres, Montres, Portraits, Fourures & autres bijoux généralement quelconques. Si la mode des chaînes d'or eût encore ſubſiſté, j'en aurais plus reçu que l'Aretin, & ce n'eût pas été au même titre. Ces offrandes n'étaient que les tributs de l'admiration, & elles doivent être regardées comme des monumens honorables dans une famille. Les Grands Hommes, les Auteurs ſur qui l'Europe entiere fixe

ſes regards, ne ſont pas communs en France dans le ſiecle où nous ſommes. C'eſt un petit mouvement de vanité que j'ai acheté aſſez cher, pour qu'il me ſoit permis de m'y livrer avec une ſorte de complaiſance.

Je prie M. de Fl*** d'accepter mes étuis de Mathématique & mes Globes, comme une marque de ma conſidération ſinguliere.

L'Abbé Mi***, mon Neveu, a déja reçu en avancement d'hoirie, des étincelles de ma vivacité. Je lui avais promis mes recherches ſur les Femmes célebres, depuis Eve juſqu'à la Préſidente Fillon. J'y joins un ſupplément un peu incomplet, juſqu'à nos jours où Madame G*** eſt en vogue. Mon Légataire y trouvera des anecdotes plaiſantes ſur la Cour, la ville & les Filles de Théâtre. L'emploi de ces matériaux ménagés avec art & avec l'eſprit naturel qu'il a, pourra lui mériter l'honneur de me remplacer à l'Académie Françaiſe. Il a du feu, des connaiſſances, & il a déja fait ſes preuves. Il a prêché, il a écrit avec éloge. Ainſi mes Confreres

freres pourraient plus mal choiſir. Mon nom d'ailleurs devrait être une Lettrede recommandation en faveur de mon héritier. Il eſt des morts qu'on ne devrait jamais oublier.

Je legue à M. Do***, mon petit Neveu, une Terre à ſon choix dans ma ſucceſſion, avec toutes ſes dépendances, outre ce que je lui ai déjà aſſuré : mais j'y attache la condition qu'il n'habitera plus dans les biens qu'il poſſéde du côté d'Abbeville. Ce pays m'eſt devenu odieux depuis qu'on y a publiquement réduit en cendres le pauvre M. de la B***, qu'une folie de jeuneſſe avait ſcandaleuſement égaré. Cette exécution rigoureuſe m'a toujours répugné. Elle a ſoulevé mes idées & mon tolérantiſme, autant que la brûlure de Michel Servet, ſacrifié par les Théologiens Genevois, à leurs dures & modernes opinions. Hommes inſociables ! S. Paul vous a en vain prêché la Charité, comme la premiere des Vertus; vous aimez mieux vos propres penſées que vos propres freres.

Je n'ai jamais été jaloux de la ſcience des Capucins; & ſi j'ai aſpiré aux honneurs

de leur paternité temporelle, c'eſt parce que je les ai regardés comme des Ouvriers Apoſtoliques, dont l'utilité eſt réelle & journaliere. Je legue à ceux du pays de Gex mes livres Hébreux, Syriaques, Caldéens, Arabes, & les grands Ciſeaux damaſquinés dont je me ſervais pour retrancher mes ſuperfluités. Je n'ai point ambitionné la pauvreté Séraphique ; ainſi je renonce à être enterré dans l'habit de l'Ordre, quoique pluſieurs Grands Hommes ayent eu cette pieuſe vanité.

Sur le ſurplus de mes biens, j'inſtitue mes deux Niéces & mon Neveu, mes Légataires univerſels par portions égales. Je m'en rapporte à leur prudence ſur la fixation du nombre de Meſſes & de Prieres qu'ils feront dire à mon intention. J'eſpere que leur généroſité contribuera à me rétablir dans l'eſprit des Moines, dont on ſait que j'ai toujours haï les uns & mépriſé les autres. J'ignore pourquoi on les a ſurnommés *Gens de main morte.* C'eſt ſans doute une ironie, puiſqu'il eſt évident que la leur a toujours été vivante & active pour la recette.

J'entends que le préſent Teſtament ſoit noblement inſinué, pour dédommager les Fermiers Généraux de ce que preſque tous mes Ouvrages, imprimés hors du Royaume, y ont été introduits en fraude & débités ſous le manteau, comme marchandiſe de contrebande.

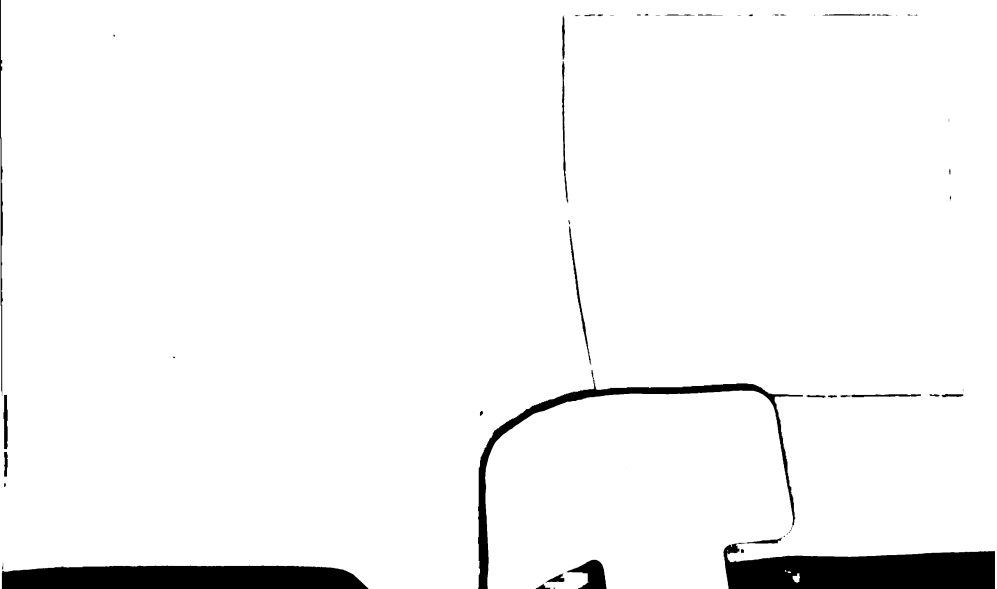
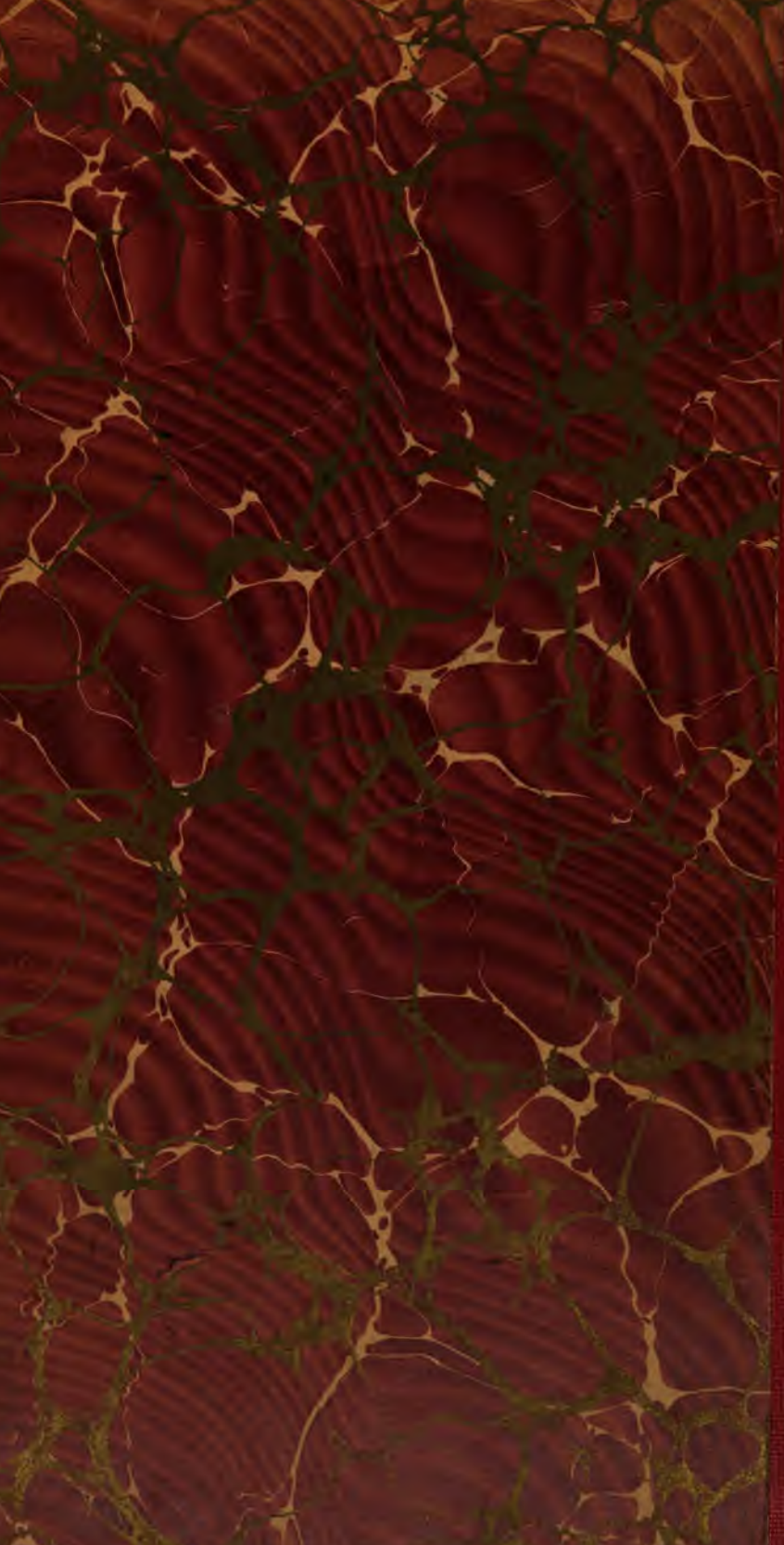
Mon intention était de nommer pour mon Exécuteur Teſtamentaire, mon illuſtre Confrere M. le Cardinal de B*** ce Prélat reſpectable, amateur des beaux Arts; mais ſon abſence m'engage à choiſir le Savant qui ſera, lors de mon décès, Secrétaire de l'Académie Françaiſe. Je le prie d'agréer, pour prix de ſa complaiſance, mon gros diamant jaune. Je le tiens d'une main précieuſe & exercée par les Graces dans les travaux d'Euclide.

J'ai fait & ſigné le préſent Teſtament, plus vrai que celui du Cardinal de Richelieu, étant auſſi ſain d'eſprit & auſſi gai que lorſqu'en prenant mon Caffé, je diſtribuais des Poires d'Angoiſſe aux Pigmées qui oſaient encore braver ma vieilleſſe. Je conſerve le même courage, mais le tableau d'un avenir inconnu me

rend, ſans triſteſſe, plus réfléchiſſant que jamais. A Ferney, ce 10 Juillet 1770.

*Signé A. de V***.*

Heureuſement M. de V*** eſt plein de vie, & l'on ſouhaite que cet état dure. Il doit pardonner la publicité de cet acte au juſte empreſſement que le Public a toujours témoigné pour avoir ſes Ouvrages. Tous les Grands Hommes ont donné au Public des Teſtamens politiques, faits par eux-mêmes ou par d'autres. M. de V*** a éprouvé le combat des deux principes; & par la ſupériorité de ſes lumieres, par la ſûreté de ſon goût, il a aſſigné des places à tous les Auteurs morts ou vivans; ainſi il a juſtement mérité la qualité éminente d'Introducteur des Ambaſſadeurs ou de Grand-Maître des Cérémonies du Parnaſſe.

FIN.

60613266